

Socio

La nouvelle revue des sciences sociales

16 | 2022

Soulèvements sociaux : destructions et expérience sensible de la violence

L'image disqualifiante de la « violence populaire » en démocratie

Le cas des Gilets jaunes et de leurs « clichés »

The negative image of popular violence in democracies : The example of the yellow vests movement

JÉRÉMIE MOUALEK

p. 139-158

<https://doi.org/10.4000/socio.12204>

Résumés

Français English

Comment la violence des Gilets jaunes a-t-elle été visuellement représentée dans les médias ? Dans quelle mesure cette représentation a-t-elle participé à délégitimer le mouvement ? Et, que cela nous dit-il du rapport médiatique, social et démocratique à la violence, qui plus est lorsque celle-ci finit par être qualifiée de « populaire » ?

À partir d'un corpus de 847 articles tirés de 26 quotidiens nationaux et locaux, cet article explore la dimension sensible, affective et sociale de la violence en démocratie. Il examine en premier lieu comment l'assimilation du mouvement des Gilets jaunes à des émotions négatives et à des actions répréhensibles a pu se faire au moyen de représentations mettant en avant une « violence événementialisée » qui masque le social. Il montre ensuite que cette mise en images relève d'un « régime de représentation-» révélateur d'un ethnocentrisme de classe : à la « violence visuelle symbolique » dont les Gilets jaunes ont été l'objet répond ainsi une euphémisation voire une légitimation de la « violence d'État » qui met en exergue la hiérarchie sociale du visuellement acceptable.

How has the violence of the yellow vests been visually represented in the media? To what extent has this representation helped to delegitimise the movement? And, what does this tell us about the media, social and democratic relationship to violence, especially when it ends up being

described as “popular”? Based on a corpus of 847 articles from 26 national and local daily newspapers, this article explores the sensitive, affective and social dimension of violence in democracy. First, it examines how the assimilation of the yellow vests to negative emotions and reprehensible actions has been achieved through representations highlighting an “event-based violence” that masks the social. It then shows that this imagery is part of a “regime of representation” revealing a class ethnocentrism: the “symbolic visual violence” of which the yellow vests were the object is thus matched by an euphemisation or even a legitimisation of “state violence”, which emphasises the social hierarchy of the visually acceptable.

Entrées d'index

Mots-clés : représentations visuelles de la violence, violence politique, violence dans les médias, Gilets jaunes.

Keywords: visual representations of violence, political violence, violence in the media

Texte intégral

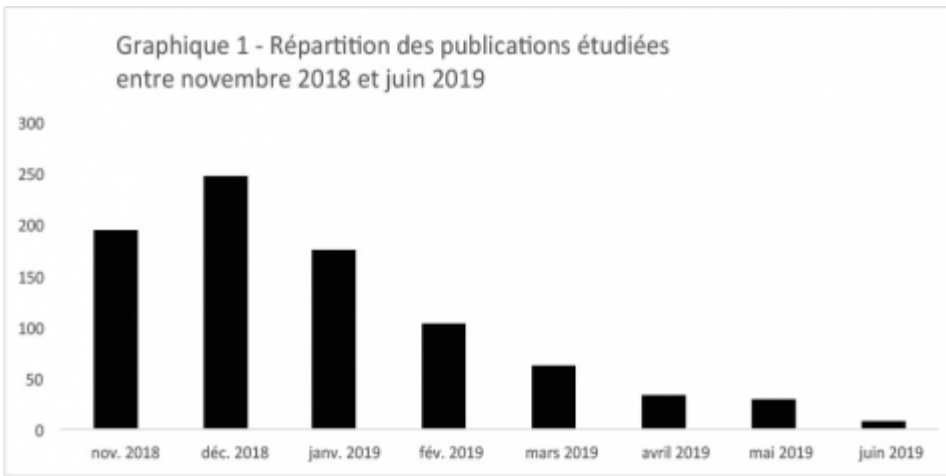
1 Depuis sa naissance, le mouvement des Gilets jaunes a sans cesse été associé à la violence, bien davantage qu'à ses revendications ou à la nature inédite de son organisation. Plusieurs études ont montré combien le traitement médiatique s'était traduit, jusqu'à août 2019, par une surreprésentation des violences contestataires et « spectacularisées » à la télévision (Poels et Lefort, 2019), dans la presse nationale (Sebbah *et al.*, 2018 ; Siroux, 2020) et étrangère (Duchêne, 2020). Identifié à partir de corpus textuels (ou *via* le nombre de « sujets » dans le cas des journaux télévisés), le phénomène a été mis aussi en perspective avec la médiatisation différenciée du mouvement sur les réseaux sociaux (Gunthert, 2020). Pourtant, le rôle spécifique des images dans les médias traditionnels n'a pas été investigué : cela peut paraître surprenant lorsqu'on mesure combien la réussite (ou l'échec, le plus souvent) d'une action collective est corrélée à la capacité des agents à imposer leur grille de lecture et de représentation : en somme, à gagner la « lutte pour la visibilité » (Voirol, 2005). C'est d'autant plus prégnant dans le cas des Gilets jaunes dont le nom même est porteur d'un marqueur visuel spécifique qui, à l'instar du noir des Black blocs, pourrait être considéré comme « une quête de représentation médiatique en réponse à une non-représentation politique » (Boidy, 2017).

2 Par conséquent, comment la violence des Gilets jaunes a-t-elle été visuellement représentée dans les médias ? Dans quelle mesure cela a-t-il participé à délégitimer le mouvement ? Et, que cela nous dit-il du rapport médiatique, social et démocratique à la violence, qui plus est lorsque celle-ci finit par être qualifiée de « populaire » ?

3 Afin de répondre à ces questions, nous prendrons appui sur un corpus de 1 060 photographies issues de 847 articles (ou couvertures) de presse publiés par 26 journaux quotidiens nationaux et locaux, ainsi que quatre magazines hebdomadaires (voir tableau 1).

	Articles/unes	Photographies
Presse quotidienne nationale (<i>n</i> =7)	388 (46 %)	468 (44 %)
Presse quotidienne régionale/locale (<i>n</i> =15)	430 (51 %)	552 (52 %)
Presse hebdomadaire nationale (<i>n</i> =4)	29 (3 %)	40 (4 %)
Total corpus	847 (dont 111 unes)	1060

4 Grâce à la base de données Europresse, nous avons pu ainsi sélectionner l'ensemble des articles évoquant les « gilets jaunes¹ » de novembre 2018 à juin 2019 (voir graphique 1) et desquels il nous était possible techniquement d'extraire une ou plusieurs images². Même large, notre corpus n'est donc pas exhaustif.



- 5 Outre des facilités d'accès au matériau, cette focale sur les médias traditionnels s'explique par deux éléments majeurs. D'une part, malgré la concurrence des réseaux sociaux (Gunthert, 2015), ils demeurent les principaux pourvoyeurs d'images iconiques, celles qui « font l'histoire » et marquent durablement les représentations sociales (Lavoie, 2010). D'autre part, davantage encore que d'autres médias, leur activité repose en grande partie sur « la légitimité à voir pour d'autres » (Noyer, 2008 : 98) : ce qui d'ailleurs fut fortement critiqué par les Gilets jaunes.
- 6 Par ailleurs, pour éviter de tomber dans le biais de confirmation, aucun tri thématique ou visuel n'a été réalisé : la violence n'existant pas en soi, elle n'est pas forcément là où on le présuppose. De fait, penser et analyser la *violence en images* ou la *violence des images* nous expose à plusieurs problèmes : ceux ayant trait à ce qu'on entend par « violence » — sa définition et son périmètre socialement construit —, mais aussi ceux qui concernent notre rapport aux images. La violence, comme l'image, s'offre à nous sous les (faux) airs de l'évidence : ici, d'axiome visuel qui flatte le sens commun. Toutes deux ne parlant pas d'elles-mêmes, nous avons entrepris une sociologie visuelle des articles de presse. Nous avons d'abord effectué un traitement quantitatif des données visuelles en procédant au codage de l'ensemble des publications de notre corpus et à l'extraction de plusieurs indicateurs : nature de la prise de vue, format (article, couverture), contenu de l'image (par exemple : manifestation, réunion/débat, blocage, violences physiques, slogans, feu/fumée, portrait, dégradations), etc.
- 7 Dans la lignée de recherches antérieures (Buton, 2013 ; Esquenazi, 2003 ; Trepos, 2015), notre démarche a consisté ensuite à identifier des « systèmes d'associations » servant à donner le sens sociologiquement et politiquement situé aux éléments graphiques. Notre exégèse ne se limite donc pas à une analyse d'un contenu isolé, mais consiste plutôt à réinscrire celui-ci dans ses « dépendances » (contexte, structures sociales de production et d'interprétation, etc.). En l'occurrence, le sens des images de notre corpus (et leurs usages) est à chercher du côté du fonctionnement du champ journalistique et de ses contraintes (commerciales, techniques, politiques). Derrière le choix d'une prise de vue puis d'une publication se cache toute une série d'implications bien éloignées de la supposée collecte objective de l'information (Champagne, 2016) et qui sont en partie liées à « la position occupée par la rédaction dans [l']espace social » (Darras, 2017) ainsi que dans le champ médiatique.
- 8 Enfin, l'analyse de la représentation visuelle implique nécessairement la prise en compte de la dimension affective et sensible des images. Ces dernières illustrent et communiquent des émotions de façon consubstantielle, sans équivalent avec l'écrit (Colleyn, 1993). Elles favorisent ainsi le développement des capacités subjectives, en insérant les affects dans l'expression. Et ce, surtout lorsqu'elles passent d'« images-document » à « images-symbole », destinées à provoquer, émouvoir ou même choquer

(Tornay, 1991).

- 9 Par conséquent, nous verrons, d'abord, comment l'assimilation du mouvement à des émotions négatives (colère, dégoût, etc.) et à des actions répréhensibles a pu se faire au moyen d'images mettant au premier plan une « violence événementialisée » plutôt, par exemple, qu'un « art de la protestation » synonyme de créativité et de stratégie (Jasper, 1999). Puis, nous décrirons la façon dont cette mise en images relève d'un « régime de représentation » (Hall, 1997) révélateur d'un ethnocentrisme de classe : à la « violence [visuelle] symbolique » (Bourdieu, 1997 : 235-275) dont les Gilets jaunes ont été l'objet – et rimant avec des analyses psychologisantes et dépolitisantes – répond ainsi une euphémisation, voire une légitimation de la « violence d'État », qui met en exergue la hiérarchie sociale du visuellement acceptable³.

La « violence événementialisée » et ses attentes visuelles normatives

- 10 L'image n'est pas monosémique et son sens peut donc varier en fonction du contexte de réception, notamment. Toutefois, la taille de notre corpus nous permet de dégager des régularités et des récurrences visuelles qui mettent en lumière plusieurs propriétés objectives, en s'appuyant sur le contexte de production (place et usage de l'image dans le déroulement des événements) et le dispositif de publication (une du journal, photo pleine page, titraille suggestive, etc.). On peut en tirer un premier constat clair : la violence fait événement et *est* événement. Très vite, même, le mouvement *est* violence tant celle-ci occupe une place centrale dans le « cycle d'attention médiatique » (Fillieule, 2007) débutant en novembre 2018.

Le « choc » des images au service d'un récit émotionnel stéréotypé.

- 11 La représentation visuelle de la violence semble d'abord découler d'une sorte de loi du genre journalistique. La violence s'inscrit dans un récit émotionnel stéréotypé qui met en scène le « hors du commun » et des « images-symptômes » (Charaudeau, 2004 : 120). Autrement dit, des images-chocs à la composition claire, servies par des procédés graphiques jouant sur l'hyperbole et les effets de contraste. Par exemple, 20 % des images étudiées (n=216) contiennent du feu et/ou de la fumée. Dès lors, l'orange du feu, le rose des fumigènes ou le noir de la fumée répondent au jaune du gilet, présent dans 42 % des cas (n=446).
- 12 La soirée et la nuit – théâtres de près d'un cliché sur 10 (9 % ; n=92) – accentuent le contraste entre les flammes et le reste du cadre⁴. Matérialiser la violence par des pneus ou des palettes de bois en train de brûler est une manière de la « présentifier » (Charaudeau, 2011) et de renforcer l'illusion d'un réel photographié. Les photographies de combats, de manifestants courant ou brandissant un drapeau déformé par le vent accentuent ces effets d'imposition d'affects sur le lecteur. Ainsi, 10 % des images présentent des violences physiques (n=101⁵) et 9 % mettent en évidence des face-à-face entre Gilets jaunes et policiers (n=98). Produire un « effet de réel » fait aussi office de « méta-discours justificatif » (Mercier, 2000) qui valorise le travail journalistique : ici, le but est de prouver l'objectivité (la captation des faits) et les compétences (le recueil de l'information et de l'image en dépit du danger) de ceux qui sont sur le « terrain ».
- 13 Même si l'image, à l'inverse du texte, se donne (faussement) comme un tout

instantanément interprétable, son sens est renforcé, voire imposé par les éléments qui l'accompagnent. Ici, ces prises de vue sont accompagnées d'une titraille performative qui ne peut laisser planer de doutes sur le caractère violent des scènes captées. De fait, excepté *La Croix et L'Humanité*, tous les journaux emploient une rhétorique guerrière qui homogénéise la signification attribuée aux éléments visuels et à la violence. Ainsi, un imposant « Alerte jaune » se dresse, par exemple, en une de *Libération* en réponse à une photographie composée aux trois quarts de fumée surplombant cinq manifestants, en arrière-plan, en train de manier des fumigènes⁶.

14 Le choix d'un titre participe de la mise en récit et s'inscrit dans la lutte d'interprétation qui oppose les différents acteurs du champ médiatique. Une même image auréolée d'un titre différent voit ainsi son sens réajusté en fonction de la position de la rédaction qui l'utilise. Par exemple, tandis qu'une image de Gilets jaunes bloquant un péage d'autoroute permet à *L'Humanité dimanche* de mettre en exergue une « colère sociale »⁷, la même donne à *L'Express* la possibilité d'illustrer ce qui serait une « jacquerie moderne »⁸.

15 Plus globalement, l'articulation du texte et de l'image prend souvent le lecteur à témoin plutôt que de le mettre à distance comme est censé le faire tout récit journalistique relatant des faits. « La France sous le choc attend des réponses » titre, ainsi, *Le Figaro* en l'adossant à une image de Gilets jaunes cagoulés pris dans la fumée recouvrant une partie de l'Arc de triomphe⁹.

16 Le prisme de l'affrontement spectaculaire – dans lequel s'inscrivent tous ces usages de l'image – est un invariant journalistique, loin d'être spécifique au mouvement des Gilets jaunes et à ce qui serait leurs excès de violence¹⁰. Preuve en est la façon dont les médias étudiés employaient déjà une rhétorique du conflit (souvent armé) avant même que le premier rassemblement national ait lieu à Paris le 17 novembre 2018. Alors en manque d'images illustrant le conflit, les journaux misent tout sur le titre, quitte à ce que le visuel soit insignifiant (un Gilet jaune posé sur un pare-brise accompagne un article intitulé « Le gouvernement face au péril jaune¹¹ ») voire contradictoire. Cela donne lieu à des oxymores graphiques parfois absurdes : l'image montrant l'inverse de ce que le titre décrit ou sous-entend. « La marée jaune secoue la Charente » titre sur deux pages *Charente libre* au-dessus d'une photo de manifestants hilares et joyeux¹². « La colère noire des Gilets jaunes » déclare *Le Courrier Picard* tout en représentant un conducteur sortant de sa voiture en souriant¹³. Enfin, trois jours avant les premières actions à l'échelle nationale, un couple de Gilets jaunes posant avec leur bébé devant leur voiture témoigne dans *Le Télégramme*. Le journal choisit alors de prendre comme titre d'entretien la citation suivante : « On n'est pas des casseurs », comme si la question devait déjà se poser¹⁴. À travers ces exemples de traitement médiatique anticipé, on peut ainsi mesurer combien les actes de violence représentés par la suite ont pu constituer des réponses positives à des attendus visuels normatifs des journalistes eux-mêmes et pas seulement à celles, présumées, des lecteurs.

17 De plus, on peut supposer que la sidération provoquée par certaines images-chocs n'est pas uniquement une façon de prendre à témoin mais est aussi la traduction d'une rupture d'intelligibilité chez les professionnels du commentaire, que des études ont d'ailleurs étayée empiriquement (Joux, 2019). Face à la complexité du mouvement et à son caractère initialement énigmatique voire improbable (non relié à des organisations traditionnelles, ou à une culture politique partisane préétablie, etc.), l'angle de la violence a fait office de valeur refuge autant qu'invariant journalistique. Et, puisque les « informations » délivrées au fil des semaines ne s'excluent pas mais s'accumulent, la grille d'interprétation initiale – et les représentations sociales spontanées qui l'accompagnent – perdure malgré les contradictions et les démentis (Champagne, 1991)¹⁵.

Le « fait social » masqué par le fait divers

- 18 Dans les représentations visuelles, la dimension sensible de la violence a pris le pas sur la dimension sociale. Le « fait divers » a masqué le « fait social »¹⁶ et a servi une désocialisation des enjeux : la violence événementialisée ayant compensé la faiblesse des analyses sur les inégalités sociales, le manque de représentation politique et même la nature des actes violents revendiqués par une partie des Gilets jaunes. Autrement dit, la violence a été un outil d'analyse – relié à une sorte de « cela va de soi » et à une logique du bon sens (commun) – plus qu'un objet analysé. Dès lors, les journaux ont axé leur mise en images – et leur propos – sur les conséquences des violences (et du mouvement) bien davantage que sur les causes¹⁷. Ainsi, une photographie sur cinq met en évidence des dégradations matérielles (21 % ; n=225).
- 19 Aux procédés graphiques hyperboliques d'une violence prise sur le vif – le feu, les combats, etc. – s'ajoutent donc des images de violences qui restent et laissent des traces. L'image violente est alors constituée de ce qu'on ne voit pas mais de ce qu'on imagine par reconstruction mentale et de ce qu'on ressent face, par exemple, à la marque – prise en gros plan – d'un coup sur une vitre presque brisée¹⁸. La violence se constate après coup(s) dans le paysage (urbain, jamais rural) photographié souvent comme un décor vide¹⁹. L'exemple le plus criant de ce triptyque conséquences-traces-ellipse visuelle est le traitement médiatique réservé à la tête mutilée de *La Marseillaise* du sculpteur François Rude (ou plutôt de sa copie en plâtre) à l'Arc de Triomphe, le 1^{er} décembre 2018. Ainsi *Le Parisien* met en première page une photo de la tête partiellement cassée en gros plan (ill. 7). L'image est composée pour moitié d'un flou suggestif : un homme à casquette portant un gilet jaune est en mouvement devant la statue. On ne distingue ni son visage, ni les parties distinctes de son corps²⁰. L'essentialisation des Gilets jaunes est prolongée en page intérieure où le titre « Autopsie d'un outrage » trône face au monument vandalisé, encerclé par des manifestants statiques²¹.
- 20 Les traces matérielles structurent un récit émotionnel qui associe l'indignation à la sidération. Le conflit n'est plus politique – gouvernement *versus* Gilets jaunes – tant la détérioration du patrimoine transcende les clivages. L'argumentation visuelle est inclusive : la colère mise en exergue devient celle des Français. La majorité des journaux étudiés convoquent même les traces matérielles passées à l'approche des samedis de mobilisation pour évoquer – plus ou moins explicitement – les conséquences néfastes potentielles. « Ces "gilets jaunes" prêts pour l'acte V » titre *Le Figaro*, en publiant une photo de mobiliers urbains brûlés sur toute la largeur de la page²². La violence anticipée est mise en scène et place le lecteur dans un système d'attente qui biaise son interprétation future des faits. « Paris brûlera-t-il ? » demande *Libération* en affichant sur deux pages six photos de commerces protégés par des planches de bois et des bâches²³.
- 21 Plus généralement, les journaux réalisent de vrais *teasers* visuels mêlant suspense et craintes. « Un samedi à très hauts risques » s'affiche, par exemple, en une du *Parisien* dans le noir d'une image dans laquelle on ne distingue qu'une silhouette, de dos, jetant une pierre dans la zone éclairée par la lumière d'un incendie²⁴. « L'angoisse d'un samedi noir » ajoute *Charente libre* sur le fond d'une image de nouveaux jets de pierre²⁵.

La violence comme stratégie de présentation de soi

- 22 Si la violence dans les médias a été exagérée et surreprésentée, elle n'a toutefois pas été créée de toutes pièces par le champ journalistique. Notre approche médiacentrée ne

doit pas nous faire omettre le fait que la violence a aussi fait office de stratégie de présentation de soi pour les Gilets jaunes. Et ce, dans – au moins – trois optiques.

23 D'abord, la mise en scène de la violence par le mouvement était un moyen de livrer des images « formatées » pour les médias. L'usage du feu participe, par exemple, de cette volonté de fournir de l'extraordinaire aux journalistes et un « dispositif de sensibilisation » (Traïni, 2009) pour le public. Plus globalement, la violence est ce qui permet d'atteindre des formes de mise en visibilité – mêmes non maîtrisées – et de monter dans la hiérarchisation de l'information, en vigueur dans les rédactions. On constate d'ailleurs que la diminution des violences a rimé avec des formes de relégation médiatique du mouvement dès février 2019 (graphique 1).

24 Ensuite, cette stratégie s'est surtout développée en réaction au répertoire répressif de l'État, comme une forme d'« antiparastase ». Autrement dit, une façon d'enfoncer le clou en assumant le caractère violent du répertoire d'action (Bantigny, 2020). Une véritable grammaire iconographique d'une violence héroïsée a même découlé de cette expérience commune de la répression. Plusieurs visuels iconiques détournant l'imagerie révolutionnaire ont ainsi été réalisés et affichés, à défaut d'être vraiment repris par les médias traditionnels, à l'exception de *L'Humanité* et *L'Humanité dimanche* qui ont souvent tenté de mêler visuellement Gilets jaunes et organisations syndicales.

25 Enfin, il s'agissait d'une stratégie par défaut, symptomatique des dilemmes tactiques du mouvement et d'une volonté de ne pas s'inscrire dans l'« espace des mouvements sociaux » (Mathieu, 2011). À défaut de pouvoir convoquer des filiations ou des codes mobilisateurs, la mise en scène de la violence pouvait agir comme une sorte de dénominateur commun mettant en relief la brutalité de l'État.

Un « régime de représentation » révélateur d'un ethnocentrisme de classe

26 Toutefois, la surreprésentation de la violence (ainsi que sa « mal-représentation ») ne tient pas seulement à l'attractivité de celle-ci dans le champ journalistique. Car, après tout, les Gilets jaunes ont été aussi capables – comme d'autres mouvements sociaux – de produire des images non violentes susceptibles d'être relayées par les médias (Sicard, 2021). Ce qui est en jeu dépasse donc la seule question des contraintes techniques et commerciales du travail journalistique. De fait, la façon dont la violence a été visuellement représentée est aussi révélatrice d'un ethnocentrisme de classe dont il convient de dresser les contours.

Classes (populaires) dangereuses : une violence visuelle symbolique

27 Dans notre corpus, les représentations visuelles de la violence correspondent finalement au « régime de représentation classiste²⁶ » dont ont été l'objet les Gilets jaunes. Si la violence n'a pas été analysée dans sa dimension sociale par les médias, comme nous l'avons montré, il semble qu'elle ait toutefois été regardée, captée et intériorisée comme telle. Autrement dit, cette violence est, pour l'essentiel, celle des « classes populaires²⁷ » dépeintes par des journalistes qui en sont généralement éloignés socialement, en particulier ceux qui appartiennent aux rédactions parisiennes

(Marchetti et Lafarge, 2011). Si l'on ne peut faire d'homologie évidente entre positions/dispositions sociales et contenu produit, il n'en reste pas moins que les professionnels des médias ne travaillent pas en « apesanteur » de l'ordre social et politique (Lacroix, 1985). Ainsi, le récit visuel de la violence des Gilets jaunes ne se réduit pas à un empilement d'« images-chocs » à la composition attendue et stéréotypée. La violence, ici, s'inscrit aussi dans un discours ethnocentrique de classe qui reproduit en images les présupposés, les représentations et la distance sociale entre les agents.

28 En premier lieu, les manifestants sont le plus souvent dépeints comme une masse, dont on peine à distinguer les individualités. Les images de cortèges représentent 62 % des photographies récoltées (n=655), tandis que celles de collectifs sur les ronds-points ou celles de réunions ou débats – illustrant pourtant le caractère politiquement novateur des mobilisations (Bernard de Raymond et Bordieuc, 2020) – ont été bien moins utilisées (11 % et 6 %). Surtout, ces photographies sont des plans larges (n=388) et des contre-plongées (n=36), jamais à hauteur d'hommes, ce qui empêche toute posture empathique²⁸. Cela fait écho à l'usage d'un lexique médical et à la métaphore de la maladie : « la fièvre » s'expose, par exemple, en ouverture de *Libération*, qui macule le visage zoomé d'Emmanuel Macron de taches jaunes²⁹. « Submergé », poursuit le journal le lendemain avec le visage présidentiel finalement inondé de jaune³⁰.

29 En deuxième lieu, le choix des images assimile majoritairement les Gilets jaunes à l'exaltation de la force physique et à la virilité : traits auxquels sont fréquemment réduits les membres des classes dominées (Rasera et Renahy, 2013). Par exemple, dans *L'Est républicain*, le lecteur est face à l'image étalée sur deux pages d'un homme en colère sortant de sa voiture, sur laquelle est attaché un Gilet jaune. Il y harangue quelqu'un en contrechamp, tout en le désignant du doigt avec menace³¹.

30 Cela est évidemment amplifié par la façon dont la violence est elle-même délégitimée socialement et inintelligible pour les classes supérieures³². En résumé, la violence des Gilets jaunes est l'objet d'une double disqualification : celle des actes et celle de leurs auteurs. Ainsi, tout en évoquant comme « un mal nécessaire pour les “Gilets jaunes” », *Le Monde* expose une photo de manifestants attablés en terrasse du Fouquet's, sur les Champs-Élysées. L'un d'entre eux étend ses pieds sur la table – au milieu du cadre – tandis que les autres consomment des canettes de soda et des bières³³. Les images assimilent les manifestants à la figure du « beauf », irrespectueux, alcoolisé, manquant de tenue et de culture.

31 En troisième lieu, cette figure du « beauf » n'est pas non plus neutre politiquement tant elle fait référence à des attitudes et à des positionnements politiques très à droite (Mauger, 2014). Justement, à la suite des insultes antisémites reçues par Alain Finkielkraut, en marge de la mobilisation du 16 février 2019, l'assimilation des Gilets jaunes à des xénophobes et racistes se développe : des images de manifestants faisant des saluts nazis ou la « quenelle » sont publiées et associées à la « gangrène³⁴ » d'« ultras jaunes³⁵ ». L'hypothèse de la récupération politique qu'aurait opérée l'extrême droite trouve ses traductions visuelles et favorise une rhétorique déjà éprouvée par ailleurs (Collovald, 2004). Et, cela fait notamment écho à l'urbanocentrisme de la presse quotidienne nationale qui représente les espaces ruraux et périurbains comme réactionnaires (Rivière, 2013).

32 Ce « régime de représentation classiste » donne donc lieu à une violence visuelle symbolique qui discrédite le mouvement et fait obstacle à la réflexion sur les causes de la mobilisation et de la violence. Cette image disqualifiante s'insère dans des explications dépolitisantes et psychologisantes. Les premières relatent la mobilisation sous l'angle du microconflit d'usages : le refus de payer plus cher l'essence. Les secondes masquent les revendications et les mots d'ordre pour décrire le supposé ressentiment

aveugle des individus. « Des Gilets jaunes, un visage rouge et toute cette colère noire » titre *La Voix du Nord* au-dessus d'une photo de trois hommes en plan moyen hurlant³⁶. Même la valorisation d'une revendication précise n'y fait rien : le RIC (référendum d'initiative citoyenne) est un « cri du peuple » estime *Libération* dans une anagramme illustrée par l'image d'un manifestant en second plan, encerclé par une fumée occupant presque tout le cadre et de laquelle ressort péniblement une pancarte « RIC » minuscule³⁷.

33 Évidemment, au-delà de ses constances, des différences notables demeurent : les journaux locaux insistent ainsi moins sur les violences urbaines et font davantage de reportages « en immersion » sur les ronds-points. 20 % des images récoltées comportent des slogans et des mots d'ordre rendant compte indirectement des revendications du mouvement (n=216). Toutefois, à l'exception de *L'Humanité*, tous les médias étudiés ont analysé le mouvement comme une expression protestataire négative. Le traitement biaisé de la violence a invisibilisé la créativité dans la contestation (Fournet-Perot, 2020 ; Wahnich, 2020), la réintermédiation numérique opérée par le mouvement ou encore la mise en œuvre de nouvelles formes de sociabilités politiques (Jeanpierre, 2019).

« Violence d'État » versus « violence populaire » : la hiérarchie sociale du visuellement acceptable

34 Pour finir, les représentations visuelles de cette « violence populaire » sont à mettre en perspective avec celles de la « violence d'État », dont les violences policières sont la traduction la plus concrète.

35 Premièrement, dans l'affrontement mis en scène et narré par les médias, le face-à-face visuel paraît inégal. La violence des Gilets jaunes à l'égard des policiers est « explicite » et observable : on les voit attaquer un fourgon³⁸, frapper des agents³⁹, parfois recouverts de produits jaunes lancés par les manifestants⁴⁰ voire mis à terre après une agression⁴¹. On assiste même à des arrestations⁴².

36 De plus, de véritables partis pris visuels incluent le lecteur dans la « remise en ordre » effectuée par la police et le placent en empathie avec elle. Le cadrage le plus fréquent place le lecteur dos aux policiers, face à une foule de Gilets jaunes, en arrière-plan⁴³. Il arrive même qu'il soit placé à hauteur de tête, au niveau des casques des forces de l'ordre pris dans le flou du premier plan⁴⁴.

37 Aux Gilets jaunes dispersés sur la largeur du cadre répond systématiquement une ligne de policiers, en ordre, aux corps immobiles. Chaque fois, la titraille finit de susciter l'adhésion du lecteur : « Les irréductibles "gilets" redoutés⁴⁵ » ; « Le maintien de l'ordre à l'épreuve⁴⁶ » ; « Mais quand est-ce qu'on arrête ça !⁴⁷ » ; « Les forces de l'ordre se préparent au pire⁴⁸ », etc.

38 Si l'ensemble des articles et photographies étudiés donnent la part belle à la violence des Gilets jaunes, seules 42 sur 1060 (4 %) concernent les violences policières. L'évolution de la tactique du maintien de l'ordre et les violences physiques exercées par les agents de l'État sont invisibilisées. Surtout, ces violences n'ont pas les mêmes traductions visuelles que celles associées aux manifestants. Lors des premières semaines de mobilisation, elles se matérialisent par la visualisation des armes (n=5) désignées comme fautives par anthropomorphismes prudents⁴⁹. Par la suite, le sujet se développe fortement sur les réseaux sociaux et certains médias choisissent de ne l'aborder qu'avec des visuels de face-à-face entre Gilets jaunes et policiers (n=10). Toutefois, entre janvier et juin 2019, l'expression « violences policières » est reprise telle qu'elle dans plusieurs titres d'articles. Les Gilets jaunes mettent en avant leurs

blessés pour mieux disqualifier la brutalité policière. Treize photos de manifestants blessés sont ainsi publiées dans *Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro* et *Charente Libre*, notamment celle de Jérôme Rodrigues, blessé à l'œil. *Libération* lui consacre même un portrait intitulé « Martyr un jour » le 4 février 2019⁵⁰.

39 Si plusieurs photographies de policiers armés (n=9) ont fini par servir d'illustrations d'articles questionnant les tactiques de maintien de l'ordre⁵¹, une seule image de notre corpus suggère des faits de violences policières. Adossée à un article intitulé « Les policiers face à leur propre violence », la photographie est publiée dans *Le Monde* le 14 mai 2019⁵². Pour autant, l'image sert un propos qui légitime ce type de pratique : « confrontés à des situations très tendues, des fonctionnaires témoignent de la complexité de l'usage de la force », précise le journal en sous-titre.

40 Tardivement caractérisée comme « violente », la brutalisation policière n'est, de plus, jamais visible de façon explicite. Il y a comme la volonté apparente de ne pas réduire le travail des policiers à certains clichés isolés : un principe de précaution qui reproduit les schèmes dominants et auquel ne peuvent prétendre les Gilets jaunes. À l'instar des « questions “jamais entendues” » (Neveu, 1997), il y a donc des images « jamais vues » et montrées, car dépassant les limites socialement construites du visuellement acceptable.

41 Pour examiner plus finement ces logiques de l'exclusion médiatique, il nous faudra compléter notre enquête en confrontant les images à leurs producteurs (et à leurs pratiques) afin d'analyser dans quelle mesure une mobilisation collective se disqualifie à mesure qu'elle s'éloigne de leur vision du monde et de leur système d'intelligibilité⁵³.

Bibliographie

BANTIGNY, Ludivine, 2020, « “C'est celui qui le dit qui l'est...” : “Casseurs” : le stigmatisme retourné », *Raison présente*, vol. 216, n° 4, p. 98-108.

BERNARD DE RAYMOND, Antoine et BORDIEC, Sylvain, 2020, « La forme politique des ronds-points », *Condition humaine / Conditions politiques* [en ligne], n° 1.

BOIDY, Maxime, 2017, « Lutttes de représentation, lutttes de visibilité », *Hybrid [en ligne]*, n° 4.
DOI : 10.4000/hybrid.917

BOURDIEU, Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.

BUTON, Philippe, 2013, « L'iconographie révolutionnaire en mutation », *Cultures & Conflits* [en ligne], nos 91-92.
DOI : 10.4000/conflits.18777

CHAMPAGNE, Patrick, 1991, « La construction médiatique des “malaises sociaux” ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nos 101-102, p. 64-75.
DOI : 10.3917/arss.p1991.90n1.0064

CHAMPAGNE, Patrick, 2016, *La double dépendance. Sur le journalisme*. Paris, Raisons d'agir.
DOI : 10.4267/2042/15218

CHARAUDEAU, Patrick, 1999, « La médiatisation de l'espace public comme phénomène de fragmentation », *Études de communication* [en ligne], n° 22.
DOI : 10.4000/edc.2346

CHARAUDEAU, Patrick, 2004, « Tiers, où es-tu ? », dans id., *La voix cachée du tiers. Des non-dits du discours*, Paris, L'Harmattan.

CHARAUDEAU, Patrick, 2011, *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, De Boeck, 2^{de} édition.
DOI : 10.3917/dbu.chara.2011.01

COLLEYN, Jean-Paul, 1993, *Le regard documentaire*, Paris, Éditions du Centre Pompidou.

COLLOVALD, Annie, 2004, *Le « populisme du FN » : un dangereux contresens*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

COMBY, Jean-Baptiste, 2009, « Quand l'environnement devient médiatique. Conditions et effets

de l'institutionnalisation d'une spécialité journalistique », *Réseaux*, n°s 157-158, p. 159-190.

DARRAS, Éric, 2017, « Introduction. Champ journalistique, ordre social et ordre politique », *Sociétés contemporaines*, vol. 106, n° 2, p. 5-20.

DUCHÈNE, Nadia, 2020, « Les Gilets jaunes au miroir de la presse espagnole », *Trayectorias Humanas Trascontinentales* (en ligne), n° 7.

ESQUENAZI, Jean-Pierre, 2003, « Éléments de sociologie sémiotique de la télévision », *Quaderni*, n°s 50-51, p. 89-115.

DOI : 10.3406/quad.2003.1220

FILLIEULE, Olivier, 2007, « On n'y voit rien. Le recours aux sources de presse pour l'analyse des mobilisations protestataires », dans Pierre Favre, *L'atelier du politiste. Théories, actions, représentations*, Paris, La Découverte, p. 215-240.

FOURNET-PEROT, Sonia, 2020, « Proverbes et locutions détournés : des outils contestataires », *Paremia, Asociación Cultural Independiente*, n° 30, p. 63-72.

GROSSETETE, Matthieu, 2012, *Accidents de la route et inégalités sociales. Les morts, les médias et l'État*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

GUNTHER, André, 2015, *L'image partagée : la photographie numérique* C'est un usage « boomerang » qui caractérise le mot « casseurs » par les manifestants, tel le slogan « les vrais casseurs sont chefs d'État », Paris, Textuel. C'est un usage « boomerang » qui caractérise le mot « casseurs » par les manifestants, tel le slogan « les vrais casseurs sont chefs d'État »

GUNTHER, André, 2020, « L'image virale comme preuve. Les vidéos des violences policières dans la crise des Gilets jaunes », *Communications*, vol. 106, n° 1, p. 187-207.

DOI : 10.3917/commu.106.0187

HALL, Stuart, 1997, *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage Publications, p. 225-290.

HOGGART, Richard, 1970, *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.

JEANPIERRE, Laurent, 2019, *In girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte.

JOBARD, Fabien et FAVRE, Pierre, 2020, « Maintien de l'ordre », dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Pechu, *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, p. 357-363.

DOI : 10.3917/scpo.filli.2020.01.0357

JOUX, Alexandre, 2019, « Des journalistes pas comme les autres. Le traitement médiatique des Gilets jaunes, un révélateur des tensions qui traversent le journalisme », *Les Cahiers du numérique*, vol. 15, n° 3, p. 29-52.

DOI : 10.3166/lcn.15.3.29-52

LAVOIE, Vincent, 2010, *Photojournalismes. Revoir les canons de l'image de presse*, Paris, Hazan.

LEMIEUX, Cyril, 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.

MATHIEU, Lilian, 2011, *L'espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

MARCHETTI, Dominique et LAFARGE, Géraud, 2011, « Les portes fermées du journalisme. L'espace social des étudiants des formations "reconnues" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 189, p. 72-99.

MAUGER, Gérard, 2006, *L'émeute de novembre 2005. Une révolte protopolitique*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

Mauger, Gérard, 2014, « Mythologies. Le "beauf" et le "bobo" », *Lignes*, vol. 45, n° 3, p. 130-140.

MERCIER, Arnaud, 2000, « Principes sociologiques d'analyse de l'image télévisuelle : le cas du journal télévisé », dans Myriam Bachir (dir.), *Les Méthodes du concret*, Paris, Curapp/Puf, p. 165-185.

NEVEU, Érik, 1997, « Des questions "jamais entendues". Crise et renouvellements du journalisme politique à la télévision », *Politix*, vol. 37, n° 1, p. 25-56.

NOYER, Jacques, 2008, « Interroger l'image et ses usages : enjeux d'un débat récurrent dans la médiation de l'information télévisée sur France 2 », *Les Cahiers du journalisme*, n° 18, p. 80-111.

PERALVA, Angelina et MACE, Éric, 2002, *Médias et violences urbaines. Débats politiques et construction journalistique*, Paris, La Documentation française.

- POELS, Géraldine et LEFORT, Véronique, 2019, « “Gilets jaunes” : une médiatisation d’une ampleur inédite », *La Revue des médias*, n° 13.
- RASERA, Frédéric et RENAHY, Nicolas, 2013, « Virilités : au-delà du populaire », *Travail, genre et sociétés*, vol. 29, n° 1, p. 169-173.
DOI : 10.3917/tgs.029.0169
- RIBONI, Ulrike Lune et BERTHO, Raphaële, 2020, « Introduction », *Études de communication* [en ligne], n° 54.
DOI : 10.4000/edc.9932
- RIVIERE, Jean, 2013 « Des ploucs de droite aux pavillonnaires lepénistes. Sur la construction médiatique du vote des ruraux », *Agone*, n° 51, p. 65-83.
- SANCHEZ-JANKOWKI, Martin, 1994 , « Les gangs et la presse. La production d’un mythe national », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nos 101-102.
- SCHWARTZ, Olivier, 2011, « Peut-on parler des classes populaires ? », *La Vie des idées*, 13 septembre : <<https://laviedesidees.fr/Peut-on-parler-des-classes.html>>.
- SEBBAH, Brigitte, SOUILLARD, Natacha, THIONG-KAY, Laurent et SMYRNAIOS, Nikos, 2018, *Les Gilets jaunes, des cadrages médiatiques aux paroles citoyennes*, rapport de recherche, université de Toulouse 2 Jean-Jaurès.
- SICARD, Monique, 2021, « Gilets jaunes : la force des images », *Condition humaine / Conditions politiques* [en ligne], n° 2.
- SIROUX, Jean-Louis, 2020, *Qu’ils se servent de leurs armes. Le traitement médiatique des Gilets jaunes*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant.
- TORNAY, Serge, 1991, « Photographie et traitement d’autrui : réflexions d’un ethnographe », *L’ethnographie*, n° 109, t. 87 (1), p. 97-104.
- TRĀNI, Christophe (dir.), 2009, *Émotions... Mobilisation !* Paris, Presses de Sciences Po.
- TREPOS, Jean-Yves, 2015, « Des images pour faire surgir des mots : puissance sociologique de la photographie », *L’Année sociologique*, vol. 65, n° 1, p. 191-224.
- VOIROL, Olivier, 2005, « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d’une problématique », *Réseaux*, vol. 129-130, nos 1-2, p. 89-121.
- WAHNICH, Sophie, 2020, « Révolution française : un scénario inactuel pour les gilets jaunes », *Condition humaine / Conditions politiques* [en ligne], n° 1 : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03091214>>.

Notes

1 Seule l’utilisation de cette expression a servi pour notre recherche et la sélection que nous avons opérée.

2 Sur Europresse, la possibilité d’accéder à des versions au format pdf des publications (et donc aux articles « originaux ») n’est, en effet, pas permise pour l’ensemble des titres de presse.

3 Afin d’alléger la lecture et en dehors de quelques exceptions, nous n’indiquerons qu’en notes de bas de page les sources des articles analysés.

4 Voir, par exemple : *Le Monde*, 4 décembre 2018, p. 14.

5 Voir, par exemple : *Le Figaro*, 7 décembre 2018, p. 4.

6 *Libération*, 8 décembre 2018, p. 1.

7 *L’Humanité dimanche*, 22 novembre 2018, Une.

8 *L’Express*, 21 novembre 2018, p. 44-45.

9 *Le Figaro*, 3 décembre 2018, p.1.

10 À l’instar du traitement médiatique des violences urbaines (Peralva et Macé, 2002) ou des gangs (Sanchez-Jankowki, 1994).

11 *Charente Libre*, 13 novembre 2018, p. 43.

12 19 novembre 2018, p. 2-3.

13 5 novembre 2018, p. 6.

14 14 novembre 2018, p. 17.

15 Depuis, des journalistes interrogés dans le cadre d'une enquête qualitative ont reconnu les insuffisances du traitement médiatique en faisant des contraintes économiques le facteur explicatif principal (Joux, 2019).

16 Pour reprendre une expression de Matthieu Grossetête (2012).

17 À l'instar de ce qui a été démontré à propos du problème climatique (Comby, 2009).

18 Voir par exemple *Le Bien public*, 3 décembre 2018, p. 3.

19 Voir par exemple *Sud Ouest*, 25 novembre 2018, p. 3.

20 *Le Parisien*, 17 janvier 2019, p. 1.

21 17 janvier 2019, p. 2-3.

22 10 décembre 2018, p. 6.

23 *Libération*, 8 décembre 2018, p. 2-3.

24 7 décembre 2018, p. 1.

25 8 décembre 2018, p. 59.

26 Pour prolonger autrement l'expression de Stuart Hall – comme certains le préconisent (Riboni et Bertho, 2020) – qui désigne un « répertoire d'images et d'effets visuels » soulignant les « différences » préconstruites (entre Blancs et Non-Blancs) et participe au déploiement des rapports de domination fondés sur les assignations raciales.

27 Selon la définition, même perfectible, d'Olivier Schwartz : « petitesse du statut professionnel ou social, étroitesse des ressources économiques – sans que cela signifie nécessairement précarité –, éloignement par rapport au capital culturel, et d'abord par rapport à l'école, même s'il ne s'agit aujourd'hui que d'un éloignement relatif » (Schwartz, 2011).

28 Voir par exemple *Le Parisien*, 18 novembre 2018, p. 1.

29 *Libération*, 2 décembre 2018, p. 1.

30 *Libération*, 3 décembre 2018, p. 1.

31 *L'Est républicain*, 3 novembre 2018, p. 2-3.

32 D'ailleurs, le fait que la sociologie et la science politique aient autant tardé à reconnaître le caractère politique de ce type de répertoire d'action est tout aussi significatif (Mauger, 2006).

33 *Le Monde*, 19 mars 2019, p. 10.

34 *Libération*, 29 février, p. 4.

35 *Le Parisien*, 20 avril 2019, p. 5.

36 *La Voix du Nord*, 3 février 2019, p. 11.

37 *Libération*, 3 janvier 2019, p. 2-3.

38 *Le Figaro*, 18 mars 2019, p. 2.

39 *Le Figaro*, 7 décembre 2018, p. 4.

40 Voir, par exemple, *Le Monde*, 6 décembre, 2018, p. 12.

41 *Libération*, 5 décembre 2018, p. 7.

42 *Le Parisien* (édition 92), 13 décembre, p. 5.

43 Voir, par exemple, *Le Parisien*, 15 février 2019, p. 1.

44 *Le Progrès*, 30 décembre 2018, p. 11.

45 *Charente libre*, 15 décembre 2018, p. 57.

46 *La Voix du Nord*, 27 avril 2019, p. 1.

47 *Le Point*, 10 janvier 2019, p. 1.

48 *Le Figaro*, 7 décembre 2018, p. 4.

49 *Libération*, 7 décembre 2018, p. 8.

50 4 février 2019, p. 32.

51 Voir, par exemple, *Libération* du 2 février 2019, p. 16.

52 14 mai 2019, p. 10.

53 Je remercie chaleureusement Matthias Glenn pour sa relecture et ses précieuses propositions.

Table des illustrations

**URL**<http://journals.openedition.org/socio/docannexe/image/12204/img-1.jpg>**Fichier**

image/jpeg, 39k

Pour citer cet article

Référence papier

Jérémie Moualek, « L'image disqualifiante de la « violence populaire » en démocratie », *Socio*, 16 | 2022, 139-158.

Référence électronique

Jérémie Moualek, « L'image disqualifiante de la « violence populaire » en démocratie », *Socio* [En ligne], 16 | 2022, mis en ligne le 03 mars 2022, consulté le 29 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/socio/12204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio.12204>

Cet article est cité par

- Rio, Knut. (2023) Gater, torg og heterotopier i byen. En kommentar til de siste års hendelser i Paris. *Norsk antropologisk tidsskrift*, 33. DOI: 10.18261/nat.33.3-4.6

Auteur

Jérémie Moualek

Jérémie Moualek est maître de conférences en sociologie à l'université d'Évry et au Centre Pierre Naville. Il est spécialisé dans les approches visuelles du politique et l'étude des comportements politiques.

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.